

CH. PERELMAN

*Professeur à l'Université de Bruxelles.*

LA VULGARISATION  
SCIENTIFIQUE.  
PROBLEME PHILOSOPHIQUE

108

P414

n° 31



Extrait de la revue ALUMNI, mars, 1953, XXI, 4.

# LA VULGARISATION SCIENTIFIQUE, PROBLEME PHILOSOPHIQUE

CH. PERELMAN

*Professeur à l'Université de Bruxelles.*

LE maître qui se propose de parler d'une discipline déterminée devant un auditoire non-averti peut vouloir soit initier ses auditeurs, soit vulgariser sa science. Initiation et vulgarisation sont deux modes de présentation qui se comprennent par antithèse, et c'est leur opposition qui pose le problème philosophique de la vulgarisation scientifique. Ce dernier se présente sous forme de dilemme : est-il possible d'exprimer de deux façons différentes, mais sans dire ce qui n'est pas, un même ensemble de thèses considérées comme vraies; ou, au contraire, faut-il admettre que, par suite de l'unicité de la vérité, il n'y a qu'une seule forme d'expression qui soit adéquate et tout essai de vulgarisation doit, de toute évidence, déformer son objet? Une tentative de résoudre ce problème nous permettra, pensons-nous, de comprendre l'antithèse *initiation-vulgarisation* et de jeter quelque lumière sur la nature même de l'activité scientifique.

Le rationaliste impénitent sera, au premier abord, frappé par le contraste qu'il ressent entre l'idée d'initiation et celle de science, celle d'initiation le faisant penser à un groupe religieux, plus ou moins fermé, à des rites spéciaux, qui ne

sont pas admis par tous, alors que la science se caractérise par sa rationalité, son universalité, par le refus de tout exclusivisme.

Pourtant, à regarder les choses de près, il est indéniable que les diverses sciences ne sont pas immédiatement accessibles à qui n'est pas initié : elles possèdent leur propre terminologie, leurs techniques d'investigation, leurs traditions, leurs institutions propres, leurs maîtres et des écoles, qui déterminent le sens de leur développement, et sans lesquels le progrès scientifique serait inconcevable. Donner à quelqu'un une formation scientifique déterminée, c'est lui faire connaître toutes ces particularités, qui sont loin d'être immédiatement évidentes et qui résument une tradition, le plus souvent séculaire, permettant seule de nous faire comprendre l'état actuel de la science en question. Le plus souvent, en effet, les conceptions actuelles résultent d'une rectification de thèses antérieures, en fonction desquelles elles prennent tout leur sens. Celui qui ne connaît que les théories et les techniques actuelles peut être un excellent praticien : la compréhension théorique de sa discipline lui échappe, au moins en partie. L'initiation suppose l'insertion dans une tradition qu'il s'agit de connaître pour la dominer et pouvoir, le cas échéant, en éliminer les imperfections.

Toutes ces préoccupations sont étrangères à qui veut vulgariser une science. Celui-là ne se propose nullement de former ses auditeurs, de leur permettre de pratiquer la discipline dont il leur parle : il veut uniquement en faire connaître les résultats, en montrer l'intérêt, tout en restant au niveau d'une pensée non-spécialisée. Son but n'est pas d'initier l'auditeur, de lui faire connaître les arcanes d'une discipline, mais, bien au contraire, d'enlever à cette discipline son caractère technique et de faire connaître ses résultats dans un langage qui est celui de tout le monde. La vulgarisation enlèvera donc à la science sa spécificité. Le vulgarisateur aura surtout recours à des analogies : le langage imagé, métaphorique, ne sera pas,



pour lui, simple artifice littéraire, mais moyen d'exposition indispensable pour se faire comprendre sans initier. Le vulgarisateur informe, mais ne forme pas.

L'enseignement secondaire initie et vulgarise. C'est quand il initie qu'il est formateur, dans les disciplines mathématiques et philologiques, celles où l'Université peut supposer acquises certaines techniques, qu'il s'agit d'appliquer et de perfectionner. Par contre l'enseignement des sciences humaines, de la plupart de sciences naturelles, de la philosophie, tel qu'il y est pratiqué, se contente d'une tâche de vulgarisation, celle qui, parfois, fait même obstacle à l'initiation proprement dite. Il va de soi que cette remarque ne présente qu'une vue schématique, car il arrive, bien souvent, que dans un même enseignement on mêle l'initiation à la vulgarisation.

Alors que l'initiation suppose une technicité et permet, par conséquent, l'application de l'esprit critique à une discipline déterminée, ces deux éléments font défaut dans la vulgarisation, qui fuit la technicité et ne permet l'application de l'esprit critique qu'à l'aide de schémas généraux et non-spécifiques.

L'insuffisance de la vulgarisation, et la nécessité d'une initiation, pour rendre possible le progrès scientifique, nous oblige à réformer les conceptions traditionnelles, cartésiennes, concernant l'idée même de *raison* : celle-ci, dans la mesure où elle est à l'œuvre dans l'élaboration et le progrès de la science, ne se conçoit pas sans l'insertion dans une tradition, qu'il faut connaître, pour pouvoir l'utiliser, la critiquer et la perfectionner.

